

LE TEMPS DES SÉRIES

La chronique de Nicolas Dufour

L'enfer des centres de cyberarnaque asiatiques



(Netflix)

Voilà une série à la thématique singulière, complètement rattrapée par l'actualité. Cette semaine, on a entendu la colère du gouvernement coréen, selon lequel plus de 1000 personnes travailleraient de force au Cambodge dans des «centres d'arnaques en ligne». Ces fermes agglutinent des travailleurs rivés à l'écran et au téléphone, pressés de soutirer des sommes à des inconnus, voire des proches. Furieuse, la Corée du Sud va jusqu'à amener des policiers à son ambassade cambodgienne, pour assurer le suivi de la recherche des victimes. En sus, la découverte, en août, du corps d'un jeune Coréen au Cambodge, qui avait été enlevé et torturé par un réseau criminel, a marqué le pays. Cette semaine encore, on apprenait que les centres de cyberfraudes fleurissent aussi en Birmanie, à la frontière avec la Thaïlande, en usant notamment du réseau de Starlink. C'est exactement le point de départ de *The Resurrected*. Des jeunes femmes de Taïwan ont été enlevées et enfermées dans un vieil hôtel en Thaïlande. Elles y sont contraintes de passer leurs journées à appeler de potentielles victimes. Pour remplir le quota imposé, celles qui sont déjà sur place leur conseillent d'extorquer des connaissances... Une rafle a été faite. L'une des sequestrées a été découverte morte, une autre est dans le coma. Dans le temps présent, on suit les mères des deux victimes. L'homme reconnu coupable d'avoir dirigé le réseau est condamné à la peine de mort. Mais cela ne leur suffit pas: elles font exhumer le corps et le soumettent à une secte des campagnes qui peut le ressusciter. Voilà le gimmick de *The Resurrected*, qui sert à sa promotion par Netflix. Le vilain mort mais vivant offre quelques scènes d'humour grinçantes. D'autant que le procédé donne de nouvelles envies de résurrections... L'intérêt du feuilleton réside pourtant avant tout dans le combat des deux mères, leurs doutes, leurs divisions, face au drame causé par ce fléau de grande échelle que, par la même occasion, nous découvrons grâce à la série. ■

«The Resurrected». Une série de Shen Yang, Yi Shuai-jie et Luo Hsiao-rui (Taïwan, 2025). Neuf épisodes de 55' à voir sur Netflix.

> La phrase

«J'ai appris à retenir mes griffes/pour admirer vos envols de cerfs-volants frondeurs»

Extrait de «La Ronde infinie», d'Evelyne Trouillot. La poétesse haïtienne est l'une des voix célébrées par Gaël Faye dans son podcast «L'instant poésie», sur France Culture.

JUKEBOX

Philippe Chassepot

Vanille, le chant de la sirène

Il aurait peut-être fallu sortir *Un Chant d'amour* au mois de mai, se dit-on – un peu trop vite – à la toute première oreille. Parce que ce chef-d'œuvre pop semble transpirer le printemps tout au long de dix compositions aussi parfaites que généreuses, embellies par une voix de sirène à laquelle on aimerait bien résister un peu, pour la forme, mais c'est là mission impossible. Rachel Leblanc, la jeune Québécoise qui se cache derrière cet alias sucré, n'a pourtant rien fabriqué de mielleux ni de vanillé dans son troisième disque solo. Elle a plutôt réussi cet exploit majeur, si souvent chassé et si rarement atteint: faire simple, presque évident, et pourtant génial. On pensait qu'elle avait atteint une forme de sommet avec son deuxième album (*La Clairière*, en 2023), mais elle va ici au-delà, à galoper dans un esprit très Jacques Demy, avec cette apparente légèreté du milieu des années 1960 qu'on ne retrouvera plus. Puis, au fil des écoutes, on se fait rattraper par le scotch double face de cette délicieuse sève: il est question de coup de foudre qui donne envie de croire à l'éternité, mais aussi de cœur en miettes, dévasté par la douleur. C'est faussement naïf, parfois euphorique, mais aussi un peu désenchanté. Très bien cette sortie en octobre, finalement: *Un Chant d'amour* viendra illuminer nos journées grises les plus déprimantes de novembre. ■



Vanille, «Un Chant d'amour» (Bonbonbon)

> Sortir

Fribourg

Spectacle

C'est une sorte d'*Iliade* sauf que les héros s'appellent Kevin, Jane, Mary ou Brian – et que leurs histoires semblent plus anodines que mythiques, plus PMU du coin que palais olympien. Dans *Les Nouveaux Anciens*, de Kae Tempest, figure de la scène littéraire et musicale britannique, on aime, on souffre, on se déchire. Cette fable moderne sur les passions humaines, à la croisée du *spoken word* et de la poésie dramatique, est portée sur scène par la Compagnie Effectif Réduit. Un slam épique sur des destins qui pourraient être les nôtres – ou quand le banal devient extraordinaire. **V. N.** «Les Nouveaux Anciens». **Bulle, centre culturel Ebullition, je 23 à 20h.**

Genève

Expositions

Qu'emporteriez-vous si vous deviez tout quitter? Cette question, à la fois simple et vertigineuse, éclaire le parcours de 16 familles en exil. Portée par l'HUMA, le centre d'hébergement d'urgence de l'association genevoise Païdos, l'exposition *Et toi, tu mettrais quoi dans ta valise?* révèle la face intime de la migration: déracinement, adaptation, transmission. A travers les photos de Valérie Frossard, les mots des familles, leurs objets et même les odeurs de cuisine du foyer, se dessinent des fragments de vies. Ludique et introspective, l'exposition esquisse des réponses à la fameuse question – pour certains, c'est un bijou précieux, pour d'autres, un doudou... **V. N.** «Et toi, tu mettrais quoi dans ta valise?» **Bains des Pâquis, jusqu'au 9 novembre.**



Dans la famille d'Angélica Serech, tous sont tisserands. L'artiste, dont le travail est exposé pour la première fois en Suisse, est née en 1982 au Guatemala, à San Juan Comalapa, dans une région qui a été en proie à une violente guerre civile qui a tué quelque 200 000 personnes, en majorité parmi les communautés indigènes. Tisser pour Angélica Serech c'est aussi réparer, interroger les temps présents, explorer, soigner, résister. Elle crée, invente, tisse de multiples matériaux, pour la plupart vivants, chargés de sens, liés à sa communauté. Ce faisant, elle s'impose comme une véritable artiste sur des scènes de l'art contemporain. Ses travaux, grandes sculptures qui jouent avec la nature mais aussi avec la tradition, parlent immédiatement, par leur grain, leurs couleurs, leurs formes, à l'œil, aux sensations, aux émotions. **E. Sr** «Angélica Serech. Pach'un Q'ijul (Temps entrelacés – Deep time)». **Musée de la Croix-Rouge, jusqu'au 30 août 2026.**

Neuchâtel

Musique

Emmené avec fièvre et fougue par Yvette Théraulaz, Pascal Schopfer, Lee Maddeford au piano et Christel Sautaux à l'accordéon, le tour de chant *Barbara et Brel* redonne toute sa place à la poésie et tout

son élan à la profondeur des sentiments des deux icônes de la chanson française. Il adresse aussi un joli clin d'œil à ces figures fortes, immuables dans leur vibrante liberté et leur incroyable capacité à dire ce qui fâche, ce qui réjouit ou ce qui blesse. On ressort bouleversés face à tant d'humaine lucidité. **M.-P. G.** «Barbara et Brel». **Théâtre du Passage, du 23 au 26 octobre.**

Spectacle



Marius, évidemment! Comment mieux exprimer le poids de la prison qu'à travers ce jeune héros de Pagnol qui étouffe dans sa ville et dans sa vie? Basée sur des improvisations réalisées il y a 10 ans dans la Maison centrale d'Arles, suivies d'une réécriture de Joël Pommerat et de Jean Ruimi, un ex-détenu, leur version de *Marius* raconte parfaitement cette sensation d'impasse. Cette création atypique de Joël Pommerat, qu'on a vu s'illustrer avec des formes plus ébouriffantes, émeut par sa vérité brute et le jeu pudique de ses interprètes. Parfait pour Pagnol qui, mieux que personne, savait dépeindre des personnages peu à l'aise pour exprimer leurs sentiments. **M.-P. G.** «Marius». **Théâtre du Passage, me 22 à 18h30 et je 23 à 20h.**

Valais

Musique



Trois pour le prix d'un. A Monthey, le Pont Rouge combine les talents suisses pour une soirée qui promet d'électrifier. D'abord, les Fomies, cinq Veveysans amateurs de krautrock et de fuzz *do-it-yourself*, vous entraîneront dans un voyage à la fois furieux et épique. Tout aussi survolté, le duo Crème Solaire, qui applique en couches généreuses ses tubes électro-punk multilingues et décapants; enfin, 24 Kiara, diamant brut aux reflets pop, électro et garage rock, lâchera ses synthés pour vous faire danser. **V. N.** **Fomies, Crème Solaire et 24 Kiara. Monthey, Pont Rouge, sa 25 à 20h30.**

Vaud

Musique

Le New Yorkais Riccardo Galindez, alias Oddateee, est une voix à la fois constante et particulière du hip-hop. Il pratique un art parfois protéiforme (et pourquoi pas un gros riff de guitare en plein milieu de ce morceau?), mais on pourra résumer ses couleurs par une association de contrastes: Oddateee, c'est un rythme puissant, volontiers carré, mais parasité par des éléments sonores qui s'effiloquent volontairement. Imaginez une énorme enceinte posée au milieu d'une nappe de brouillard. **P. S.** **Oddateee. Lausanne, Le Cylure, ve 24 à 22h.**

> Chez soi

Si vous avez... 2h13

«William Tell»

«Altdorf, Suisse occupée»: ce *Guillaume Tell* de l'an dernier a quelques amusantes formulations au regard de l'histoire. En 1307, «les Suisses» [sic] sont donc écrasés par «les Autrichiens» [sic]. Quand un collecteur de l'impôt est tué par un honnête paysan après que l'opresseur a assassiné son épouse, et qu'il reste introuvable grâce au réseau de Guillaume Tell, l'empereur veut abattre son poing de fer sur ces bêtes alpestres. Ledit roi est incarné par Ben Kingsley et porte une feuille d'or sur un œil, ça fait féroce. «Nous avons besoin des richesses de cette terre», lance un conseiller. Un autre précise: «La Suisse est entourée de montagnes. La nature est une défense à elle seule. Nous devons la contrôler et dominer les Suisses de l'intérieur.»

Les envahisseurs plantent ainsi le casque du bailli Gessler sur un poteau, et les gens d'Altdorf doivent s'incliner. Guillaume refuse de s'agenouiller et le ton monte. Jusqu'à la fameuse scène de la pomme, puis à la rébellion qui s'ensuit. On accompagne Guillaume sur le bateau où l'emmènent les agents du tyran. S'ensuivront le naufrage, puis la constitution de l'armée alpestre qui amorcera la délivrance des «Suisses». On apprend qu'il y avait une caverne secrète sous le Grütli, pratique pour se terrer en fomentant la jacquerie des Edelweiss.

Le Danois Claes Bang (*The Square, Borgen, Bron/Broen...*) incarne un héros national bagarreur mais gentil. Dans les vétérans, on relève un excellent Jonathan Pryce en oncle du prince local.

Le film, jamais sorti en salle en Suisse romande, a été conspué par certains pour son wokisme, la femme de Tell (Golshifteh Farahani) étant une Palestinienne ramenée du temps des croisades. Débat assez sot, d'autant que le personnage est plutôt bien senti, cette épouse qui ne cesse de ramener son paysan guerrier sur terre.

Le cinéaste Nick Hamm (*Driven*), né en Irlande du Nord et au demeurant frère de Jon, tente de composer entre la pièce de Friedrich Schiller, dont semblent extraits des pans entiers de dialogues, et l'esthétique contemporaine d'un film de bastons médiévales. Cela marche à peu près, ranimant un peu la flamme mythique. La réplique se prépare, puisque la grande compagnie zurichoise Zodiac couve une série qui sera axée sur le couple des alpages, et qu'on attend pour 2027. ■ **N. Du.** **Un film de Nick Hamm (Grande-Bretagne, 2025). A voir sur Canal+. Claes Bang est invité du Geneva Film Festival, dès le 30 octobre.**

Si vous avez... 8 × 50'

«Murdaugh Murders»

Dans la famille des affaires criminelles adaptées en fiction, voilà une nouvelle addition: les Murdaugh. Si en Europe ce nom ne dit pas grand-chose, de l'autre côté de l'Atlantique, il a défrayé la chronique. En 2021, Alex Murdaugh, un avocat quinquagénaire, était accusé du meurtre de sa femme et de son fils, abattus de plusieurs balles devant le chenil familial.

Les images des corps au sol ouvrent *Murdaugh Murders*. Mais plutôt que de s'appesantir sur la fin de l'histoire, que les Américains connaissent déjà, la série revient en arrière pour planter le décor. Celui d'un district de Caroline du Sud sur lequel règne la riche et puissante dynastie Murdaugh, procureurs de père en fils. Il y a Alex (Jason Clarke), patriarche amateur de chasse, de pilules et, on le comprend vite, d'arnaques financières. Il a deux fils avec son épouse Maggie (Patricia Arquette).

Les ennuis commencent lorsque le cadet, aux airs d'ado attardé, provoque un accident de bateau dans lequel une fille trouve la mort. Alex, qui officie dans le cabinet de son propre père, s'affaire à le couvrir, à coups de chantage et de dissimulations – c'est la méthode de la maison. La ville entière semble devoir des services aux Murdaugh, ou trop les craindre pour risquer les représailles. Mais l'accident vient remuer l'omerta et fissurer la façade – une reporter courageuse enquête.

Là où beaucoup de *true crimes* s'en tiennent à la mécanique du crime, *Murdaugh Murders* plonge plus profondément dans les rouages du pouvoir, de l'arrogance, de la cupidité. Les mensonges et les escroqueries, la cruauté dissimulée derrière l'accent traînant et la bonhomie. La force du clan, si soucieux des apparences et qui se désintègre.

Les acteurs, excellents, donnent chair aux dynamiques familiales: le mariage qui bat de l'aile, l'impunité transmise de génération en génération. Mais, comme dit le dicton familial: «Refuser de payer une facture ne l'annule pas» – on doit un jour ou l'autre répondre de ses actes.

La morale est un peu appuyée, tout comme certaines répliques. Et on peine à ressentir la moindre empathie pour Alex, ce qui rend le visionnage parfois pesant. Mais Patricia Arquette donne un peu de cœur à l'ensemble et on se retrouve comme elle, englués malgré nous dans une toile aussi obscène que fascinante. ■ **Virginie Nussbaum** **Une série de Michael D. Fuller et Erin Lee Carr (Etats-Unis, 2025). Trois épisodes déjà disponibles sur Disney+.**